



MINERVA SPENCER
Le passé de Mlle Tremblay

WHITECHAPEL

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Minerva Spencer

Minerva Spencer est originaire du Canada mais vit aujourd'hui au Nouveau-Mexique. Elle a exercé différents métiers, comme professeure, barmaid ou encore procureure, avant de se consacrer à plein temps à l'écriture de romances.

Le passé de Mlle Tremblay

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les parias

1 – *La femme aux yeux verts*

2 – *Le forban des mers*

3 – *Et Sarah se libéra*

Les gentilshommes rebelles

1 – *Un soir, au jardin d'hiver*

Whitechapel

1 – *Un étrange destin*

MINERVA
SPENCER

WHITECHAPEL - 2

Le passé
de Mlle Tremblay

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE DUELING DUCHESS

Éditeur original
KENSINGTON BOOKS,
published by Kensington Publishing Corp., New York

© Minerva Spencer, 2023

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Pour Brantly

Prologue

Paris, 1794

— Manon Cécile Tremblay Blanchet ! siffla Michel Blanchet entre ses dents.

Quand son père utilisait son nom en entier, Cécile savait qu'elle avait du souci à se faire.

— Je me dépêche, Papa, protesta-t-elle.

— Dépêche-toi *plus vite* ! murmura-t-il en la tirant douloureusement par le bras.

Elle savait qu'il valait mieux ne pas se plaindre ou discuter. Cela faisait des mois que ni son père ni elle n'étaient sortis en plein jour dans les rues de Paris – depuis que le mécène de son père, le duc de La Fontaine, était parti, une nuit, rencontrer un homme pour organiser leur départ clandestin de France, et n'était jamais revenu.

Son père n'avait eu aucune nouvelle du duc jusqu'à la veille, lorsqu'il avait reçu un message du vieil aristocrate en personne. Il semblait que le duc avait été arrêté et jeté dans la prison de La Force.

Cécile avait beau aimer le duc – il était comme un grand-père pour elle –, elle aurait préféré que son père trouve un autre moyen de voir le vieil homme. Et elle aurait préféré que ce soit sans elle.

— Il est mourant, lui avait rétorqué son père quand elle avait demandé pourquoi ils devaient se rendre dans cette prison terrifiante. Il a assuré notre subsistance pendant toutes ces années, alors le moins que nous puissions faire, c'est d'aller le voir quand il nous le demande. On sera en sécurité ; les gardes ont été grassement payés pour nous autoriser à lui rendre visite avec le prêtre. Nous serons sous la protection de Dieu.

Cécile n'avait que quatorze ans, mais elle savait que Dieu avait abandonné à la fois l'Église et ses prêtres – en France, du moins. Encore quelques semaines plus tôt, elle avait lu un article sur l'assassinat de prêtres et de religieuses sans défense perpétré avec l'autorisation de l'État.

D'ailleurs, même les serviteurs de l'État n'étaient plus en sécurité dans le pays ; la bête se dévorait elle-même. Encore le mois dernier, le détesté et redouté Robespierre avait croisé la route de Mme Guillotine.

Cécile n'était pas certaine que son père lui dît la vérité ; elle avait l'impression de n'avoir jamais connu que la violence et la mort. Existait-il vraiment un pays où on pouvait marcher dans la rue en toute sécurité sans craindre d'être arrêté ?

— Regarde où tu vas !

La voix furieuse de son père interrompit le fil de ses pensées.

Cécile releva les yeux et se rendit compte qu'elle avait failli heurter trois gendarmes pendant qu'elle rêvassait.

— Désolée, Papa, murmura-t-elle en jetant un œil pour voir si sa maladresse avait involontairement attiré l'attention sur eux.

Mais les trois hommes passèrent leur chemin en riant aux éclats, sans prêter attention à la foule qui s'écartait craintivement sur leur passage.

Devant eux, la prison de La Force se dressait comme un monstre sorti de terre. S'il était déjà terrifiant de marcher dans la rue en plein jour, entrer dans la prison

la plus tristement célèbre de France – maintenant que la Bastille n'était plus qu'un amas de pierres – ne pouvait que susciter un effroi encore plus grand.

— Garde les yeux baissés, ma fille, murmura son père. Et n'oublie pas que tu ne peux pas parler.

Elle hocha vivement la tête et s'efforça de se composer une expression détachée. Elle remua les épaules sous l'horrible bosse que son père y avait attachée avec du plâtre collant. C'était leur voisine, Mme Dubois, qui avait appris à Michel Blanchet à appliquer du maquillage et à se déguiser, et tous deux avaient rendu Cécile méconnaissable. Ils avaient même frotté ses boucles presque noires avec de la poussière de charbon, au point que ses mèches soyeuses avaient pris une teinte marronnasse et qu'elles étaient devenues sèches et cassantes. Elle ressemblait à une vieille femme voûtée et, quand elle ouvrait la bouche, les dents noircies par Mme Dubois lui donnaient un air idiot.

Cécile traîna les pieds derrière son père en passant les divers contrôles des autorités pénitentiaires. Chaque fois, le tintement des pièces de monnaie. La nouvelle France avait certes débarrassé la société de l'exploitation de l'aristocratie et de l'Église, mais des myriades de niveaux de bureaucratie avaient poussé comme des mauvaises herbes pour prendre leur place.

Ils parvinrent enfin à la prison proprement dite.

Mais au moment où Cécile s'apprêtait à suivre son père et leur escorte dans l'un des longs corridors lugubres qui menaient aux cellules, un garde l'attrapa par le bras.

— La vieille dame reste ici.

Cécile eut l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre et elle laissa échapper un gémissement.

— J'ai payé pour son entrée aussi, insista son père.

— Non, pas moi.

Cécile ne releva pas les yeux, mais elle distingua nettement la concupiscence suffisante dans la voix.

Son père plongea une main tremblante dans la poche de son manteau en loques. Il dut l'enfoncer profondément avant de trouver une pièce.

— C'est tout ce qu'il me reste, dit-il en la lui tendant.

Le garde grogna, clairement déçu.

— Et elle n'a rien ?

— Elle est simplette. Je ne lui confie pas d'argent.

Il poussa un grognement de dégoût.

— Bon, allez ! Un quart d'heure, c'est tout.

Son père saisit Cécile par l'épaule et elle se traîna à sa suite. Ils dépassèrent plusieurs cellules où s'entassaient des dizaines de prisonniers. Ces derniers les interpellèrent pour mendier de la nourriture et les implorer de transmettre des messages, les voix se couvrant les unes les autres.

Ils essayèrent de hâter le pas pour échapper au vacarme, mais l'homme qui les escortait semblait sourd à l'agonie qui les entourait et avançait à une allure d'escargot. Cécile dut serrer les dents pour se retenir de crier ; le temps que ce lourdaud les emmène auprès du duc, leur quart d'heure serait écoulé et ils devraient faire demi-tour aussitôt !

Il sembla s'écouler une éternité avant que l'homme s'arrête pour plonger la main dans l'épais manteau de laine gris que portaient tous les gardiens et que le cliquetis de nombreuses clefs rompe le silence. Il fallut encore attendre un siècle pendant qu'il tâtonnait avec la serrure avant d'ouvrir la porte, dont le grincement métallique fit sursauter Cécile et son père.

— Dix minutes, gronda l'homme. Et dites au prêtre qu'il devra partir aussi.

Ils pénétrèrent dans l'obscurité quasi totale de la cellule. La seule lumière provenait d'une faible bougie dans un coin. Lorsque la porte se referma en claquant derrière eux, Cécile eut l'impression d'avoir été enfermée dans un tombeau.

— Michel ?

La faible voix venait d'à côté de la bougie.

Une fois que ses yeux se furent habitués à la pénombre, elle vit le prêtre agenouillé devant le duc, leurs deux silhouettes ne formant qu'une grosse ombre.

— Je suis ici... citoyen.

Cécile fit la grimace en entendant son père manquer d'utiliser le titre du duc. Ils étaient peut-être seuls, mais ils avaient appris à leurs dépens que les briques et le mortier pouvaient aussi avoir des oreilles.

— Il ne lui reste pas longtemps, annonça le prêtre en se redressant pour se tourner vers eux.

L'homme n'était pas assez bête pour porter le col de son ministère, mais il tenait un chapelet à la main. La lueur de la bougie illuminait ses traits tirés et il avisa Cécile avec un froncement de sourcils.

— Je ne suis pas sûr de savoir ce que je pense de tout cela. La petite est si jeune... et il ne peut pas y avoir consom...

Michel Blanchet se racla la gorge pour l'interrompre, d'une manière grossière et inhabituelle de sa part. Que s'apprêtait à dire le prêtre ? Quel rapport avec elle ? Pourquoi...

— Vous connaissez les raisons pour lesquelles nous le faisons, murmura son père d'une voix animée. Vous avez accepté. Et maintenant... maintenant que j'ai dépensé jusqu'à mon dernier sou, vous changez d'avis ? Est-ce que vous vous rendez compte...

Le prêtre leva les mains dans un geste d'apaisement.

— Je ne reviendrai pas sur ma parole. Je voulais seulement m'assurer qu'elle est au courant de ce qui va se passer ici aujourd'hui.

Cécile regarda les deux hommes, perplexe.

— Père ? Qu'est-ce que...

— Chut !

Il la poussa derrière le prêtre en direction du duc, allongé sur une paille, recouvert d'une couverture

crasseuse en lambeaux. Il était si maigre et si pâle qu'elle eut de la peine à le reconnaître.

Son père inclina la tête et s'agenouilla maladroitement devant son ancien mécène en entraînant Cécile.

— Votre Grâce, murmura-t-il.

Puis il prit la main frêle du vieil homme et embrassa la place occupée si longtemps par sa bague seigneuriale que celle-ci y avait laissé une marque indélébile.

— Je suis honoré que vous ayez fait appel à moi.

Le regard aux paupières lourdes du duc se posa sur Cécile et non son père.

— Avez-vous dit la vérité à Manon, Michel ?

Cécile avait envie de rappeler aux trois hommes qu'elle était *présente*. Elle avait aussi envie de rappeler au duc qu'on l'appelait *Cécile*, désormais, et non plus par le prénom Manon, qu'elle avait toujours détesté. Mais son père serait mortifié et elle préféra garder le silence.

Michel Tremblay sembla chercher ses mots, hésita, puis se tourna vers Cécile.

— Le prêtre est ici pour t'unir à Sa Grâce.

Cécile n'en crut pas ses oreilles. Elle essaya bien de parler, mais aucun son ne sortit.

Un glossement rauque et grave emplit la cellule humide.

— Je ne peux pas vous reprocher d'avoir l'air si horripillée, Manon.

Une bouffée de honte s'empara d'elle ; elle venait de faire outrage à un mourant – un homme qui avait pris soin d'eux comme de sa famille au cours des dernières années.

— Je suis désolée, Votre Grâce. Je ne voulais pas...

— Chut, mon enfant. Je ne peux pas m'attendre à ce que vous vous réjouissiez de devoir épouser un cadavre.

Son regard bleu pâle se porta brièvement sur le prêtre.

— Je crains que nous n'ayons pas beaucoup de temps. À l'exception de quelques parents éloignés et éparpillés, je suis le dernier de ma lignée, Manon. À ma mort, tout ce que je possède ira aux espèces de chacals qui m'ont harcelé pendant des années. Il se peut que mon testament soit invalidé, mais une épouse a des droits qui ne peuvent être contestés, même par le peuple impie qui a pris notre grand pays à la gorge. Ce... ce *cauchemar* ne durera pas éternellement. Et quand il prendra fin, Manon, c'est vous qui posséderez tout ce qu'il restera de mon nom.

Son père lui serra le bras en constatant qu'elle restait muette. Elle deviendrait duchesse ? Quand elle était petite, peut-être que ce genre de nouvelle l'aurait rendue folle de joie, mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, porter un titre représentait une condamnation à mort.

— Parle, Cécile, murmura son père d'une voix teintée de colère.

— Bien sûr, je suis d'accord – j'en serai honorée, s'empressa-t-elle de dire alors que son père serrait son bras si fort qu'elle dut réprimer une grimace.

Le duc lui parut tellement reconnaissant qu'elle se sentit coupable un bref instant. Après tout, il faisait tout ça pour lui léguer sa richesse. Leurs vies n'étaient que mensonges et dissimulations. Que serait un secret de plus ?

Deux semaines plus tard

Le vent soufflait si fort que le drapeau tricolore tout déchiré à l'extérieur de la cabane volait à l'horizontale.

Cécile dut crier pour se faire entendre.

— Il ne va quand même pas naviguer par ce temps ?

— Il viendra, répondit son père avant d'être plié en deux par une de ses quintes de toux qui ne faisaient qu'empirer depuis une semaine.

— Papa ! Ce n'est pas prudent... rentrons au village.
On a assez...

Il fendit l'air d'un geste familier : *Assez !*

Cécile soupira et s'emmitoufla davantage dans son châle miteux. Son père lui avait promis que c'était la dernière fois qu'elle aurait besoin de porter ce déguisement atroce. Elle en avait assez d'avoir l'air d'une femme de cinquante ans alors qu'elle n'en avait que quatorze. Elle en avait assez de se cacher jour et nuit. Elle en avait assez de...

— Là !

Son père pointa du doigt une minuscule embarcation qui luttait pour accoster.

Cécile en resta bouche bée. On aurait dit l'un de ces fragiles bateaux en papier qu'elle fabriquait quand elle était petite.

— Mon Dieu ! On ne va quand même pas monter *là-dedans* ?

Son père ne l'avait pas entendue – ou bien il ne prit pas la peine de répondre. Au lieu de ça, il se dirigea vers la barque, et elle comprit à sa posture qu'il luttait contre une nouvelle quinte de toux. Elle se hâta de le rejoindre et passa un bras autour de ses épaules, qui s'étaient rétrécies et affaissées à une vitesse alarmante. Encore un mois plus tôt, il était son cher papa, robuste et farouche. Certes, il avait toujours été de petite taille, mais il était fort. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une coquille vide qui s'amenuisait un peu plus chaque jour. Mais il était tellement têtu. Ils auraient dû rester là – il aurait dû être au lit.

Cécile serra les dents quand son père essaya d'entrer dans l'eau pour attraper la petite barque.

— Reste là, s'écria-t-elle. Je vais l'aider.

Il hocha la tête en toussant.

Cécile remonta sa jupe entre ses jambes et en coinça le bas dans son corsage, dévoilant ses jambes jusqu'à mi-cuisse. En d'autres circonstances, le geste aurait

été inconvenant, mais à cet instant, tout le monde s'en moquait.

De près, la barque était encore plus petite. Son père avait-il perdu la raison ? Les deux hommes à l'intérieur, particulièrement massifs, occupaient toute la place. Cela dit, leur présence était nécessaire pour ramer, car ils ne pouvaient pas se servir de la minuscule voile avec cette tempête.

Cécile aida son père à grimper avant de l'imiter et d'écartier l'embarcation de la plage de galets. Elle était trempée jusqu'à la taille, et le reste ne valait guère mieux.

Ils s'accroupirent à la proue du bateau pendant que les deux géants prenaient les rames. Son père lui fourra alors quelque chose dans la main. Elle baissa les yeux sur le petit portefeuille en cuir qui lui appartenait.

— Papa, qu'est-ce que...

Sans répondre, il lui tendit le sac en toile cirée qu'il gardait toujours sur lui. Ce dernier contenait les plans de ses armes à feu, quelques documents familiaux et la déclaration de mariage de Cécile, ainsi qu'une copie du testament du duc.

Plutôt que d'essayer de protester – ce qui était illusoire avec ce temps –, Cécile essaya de fourrer le portefeuille dans la poche de son jupon, qui fermait grâce à trois boutons. Comme il était trop gros, elle le rangea dans la besace en cuir abîmée qui contenait une tenue de rechange et une miniature de sa mère. Son père possédait la même, qui recelait le reste de ses outils de travail ; Michel Charles Tremblay avait autrefois été l'armurier personnel du dernier roi de France, Louis XVI.

Cécile récupéra le sac de son père et le hissa sur son autre épaule. Il lui prit la main et la serra faiblement. Ils s'accrochèrent l'un à l'autre, le corps du malade tremblant de plus en plus violemment dans la nuit sans étoiles. La tempête, plutôt que de se calmer,

s'intensifia encore et les vagues qui frappaient la barque leur donnaient l'impression d'être en plein océan plutôt que dans la Manche.

La jeune fille savait que les hommes n'avaient pas prévu de ramer sur les vingt et un miles, espérant sans aucun doute hisser la voile dès que le vent le permettrait. Ils furent vite épuisés et se remplaçaient aux rames.

Les heures lugubres se succédèrent et elle perdit la notion de tout, sauf de sa détresse – ses mains gelées, ses vêtements trempés, le vent incessant.

— On fait demi-tour !

La voix l'extirpa de son cauchemar et elle leva la tête vers les deux hommes. Elle n'aurait su dire lequel avait crié, mais tous deux paraissaient à moitié morts. L'un d'eux désigna une lueur vive à bâbord. Des éclairs fendaient les cieux l'un après l'autre et semblaient se diriger vers eux.

Les hommes se mirent à ramer frénétiquement, comme s'ils pouvaient faire la course avec Mère Nature en personne.

Cécile se tourna vers son père avachi.

— Papa ! On fait demi-tour ! cria-t-elle.

Mais il ne bougea pas.

— Papa ?

Elle le saisit par l'épaule pour le secouer.

Sa tête s'affaissa et, emporté par son poids, il s'effondra sur le dos. Ses yeux fixaient le vide.

— *Papa !*

Un éclair aveuglant zébra le ciel et tous les poils de son corps se hérissèrent. L'un des hommes hurla et bondit sur ses pieds en lâchant une rame. Son voisin, frappé par la foudre, s'effondra en avant, le corps en flammes.

La barque se mit à pencher dangereusement lorsque le premier pêcheur trébucha, déséquilibrant l'embarcation. Cécile s'agrippa au plat-bord lorsqu'ils basculèrent.

L'eau étouffa ses cris et l'un de ses bras resta coincé dans les sacs qu'elle avait passés en travers de sa poitrine, la retenant au bateau. La sangle de l'une des besaces avait attaché sa main à une dame de nage.

Elle but la tasse tandis qu'elle tirait fort sur son bras – elle poussa un cri en sentant quelque chose rompre dans sa main. Serrant cette dernière contre sa poitrine, elle battit des pieds pour rejoindre la surface. Mais lorsque sa tête heurta le bois, elle comprit qu'elle était prisonnière sous le bateau, où une poche d'air s'était formée.

Cécile tendit sa main indemne au-dessus de sa tête et trouva une corde qui devait être attachée à la barque. Elle s'y agrippa et battit des pieds. Il régnait un silence sinistre. Seules résonnaient l'eau qui clapotait contre le bois et sa respiration entrecoupée.

Papa est mort. Cette pensée lui fit l'effet d'un coup de couteau en pleine poitrine. Cécile n'avait pas pleuré depuis des années, depuis que les sans-culottes avaient envahi et incendié le château du duc. Ce dernier était à Paris à l'époque, mais cela ne les avait pas empêchés de tuer les domestiques – des personnes qui avaient été ses amis et sa famille toute sa vie.

Et à présent, son père avait disparu. Même si elle survivait à cette tempête, elle se retrouverait seule.

« Nous avons un cousin en Angleterre, Cécile, lui avait souvent répété son père. Tu pourras toujours aller le trouver si tu es un jour dans le besoin. » Mais son cousin Curtis n'était qu'un nom – un étranger.

Elle n'avait personne.

Le poids sinistre de son avenir pesa sur elle plus lourdement que ses vêtements trempés qui l'entraînaient vers le fond. Il serait si facile de simplement se laisser aller – de sombrer dans l'oubli et de rejoindre son père. Mais sa main refusait de lâcher la corde. Et quand l'air se raréfia dans son abri, plutôt que d'abandonner, elle

s'extirpa du dessous de la barque et s'accrocha à la coque pendant que la tempête continuait de faire rage.

Des heures plus tard, alors que la pluie battante s'était transformée en bruine et que le vent n'était plus qu'une petite brise, Cécile continuait de tenir bon, à l'approche de l'aube et des côtes anglaises.

PARTIE I

Le présent

1

Vingt-deux ans plus tard

Whitechapel, Londres, février 1816

D'un coup de pistolet, Cécile tira sur la carte à jouer, qui vola de la main du beau jeune homme. Celui-ci sursauta en hurlant, laissant échapper chez elle un chapelet de jurons en anglais et en français.

— Je suis désolé ! Je suis désolé ! s'écria Gerry Wheeler, honteux de provoquer son courroux.

Gerry, vingt-trois ans, était de loin le plus beau garçon que Cécile ait vu de sa vie. C'était aussi le moins courageux.

Cécile rangea son arme dans son holster sur mesure, prit une profonde inspiration et s'efforça de parler lentement, gentiment – deux traits de caractère qui n'étaient pas son fort.

— Gerry, je pense que le moment est venu de nous séparer.

— Oh, pitié, pitié, pitié, mademoiselle Tremblay ! Je vais m'améliorer... Je vous le promets.

— Ça fait deux mois, Gerry. Tu cries encore plus que ton premier jour.

Il se mordit la lèvre inférieure, révélant des dents parfaites.

— Je ne fais pas exprès... Je ne sais pas ce qui cloche chez moi.

Cécile ne put retenir un rire.

— Rien ne cloche chez toi, Gerry. La plupart des gens – du moins des gens normaux – n’aiment pas se faire tirer dessus.

— Mais j’adore travailler à la Foire, mademoiselle Tremblay. C’est devenu mon chez-moi.

Il n’était pas le seul – la Foire aux Femmes Fantastiques Farnham était aussi devenue un foyer pour Cécile.

Elle soupira et tapota son épaule massive – elle dut lever la main bien haut pour y parvenir.

— Je suis sûre qu’on te trouvera quelque chose d’autre ici. Je parlerai avec Beryl et Wilfred demain et on verra ce qu’on peut faire.

Beryl et Wilfred, les gérants de Cécile, assuraient le fonctionnement de la Foire et de ses différents numéros.

— Oh, merci, mademoiselle Tremblay, vous ne le regretterez pas, c’est promis.

Elle le regretterait probablement, mais elle s’en préoccuperait le moment venu.

On était dimanche, le seul soir de fermeture hebdomadaire du théâtre, et l’activité dans les coulisses était réduite. Cécile aimait s’entraîner et travailler sur les comptes le dimanche, car elle savourait la sensation d’avoir le bâtiment entier rien que pour elle. Son bâtiment et son entreprise.

Enfin, ce n’était pas tout à fait juste. Bien qu’elle dirigeât la Foire aux Femmes Fantastiques Farnham – le premier cirque d’Angleterre entièrement constitué de femmes, même s’il existait désormais quelques imitateurs –, elle n’en était pas réellement *propriétaire*. Au lieu de cela, elle faisait partie d’un syndicat de quatre personnes qui comptait trois riches investisseurs qu’elle avait convaincus de racheter la Foire à Marianne Simpson.

Marianne, qui était également la plus proche amie de Cécile, avait hérité la Foire de son oncle Barnabas, décédé l'année précédente. Au début, elle avait essayé de simplement *donner* l'affaire à Cécile.

— Je ne peux plus la gérer, Cécile, et ce n'est pas comme si j'avais besoin de l'argent que je toucherais en la revendant.

De fait, Marianne venait d'épouser l'extrêmement riche duc de Staunton.

Mais même si elle avait apprécié la générosité de son amie, le théâtre sur Newcastle Street et la grande demeure qui y était rattachée valaient une grosse somme d'argent, et Cécile était mal à l'aise à l'idée d'accepter un cadeau aussi démesuré.

En l'état actuel des choses, elle continuerait donc de payer ses trois partenaires jusqu'à ses vieux jours. Après tout, qu'avait-elle de mieux à faire de sa vie ?

Cécile traversa sans s'arrêter le théâtre silencieux et se dirigea vers la pièce minuscule qu'elle avait aménagée en bureau personnel. Elle avait ajouté une coiffeuse et un paravent pour ne pas avoir à partager la loge déjà exiguë dont se servaient toutes les autres artistes.

Aujourd'hui, puisqu'elle s'était seulement entraînée, elle n'avait qu'à retirer le holster qui contenait deux de ses pistolets. Si elle avait exécuté une véritable représentation, elle aurait eu le visage copieusement maquillé et porté un costume provocant. Quand elle avait commencé à travailler à la Foire, quatre ans plus tôt, Cécile détestait cette robe tellement révélatrice, dessinée par Barnabas Farnham ; mais à présent qu'elle dirigeait le cirque, elle ne pouvait plus nier que son apparence – exotique, sensuelle et dangereuse – était importante pour attirer un public d'hommes riches et privilégiés et leur vendre à prix fort les billets pour son spectacle.

La jeune femme entreprit de nettoyer ses pistolets – une leçon apprise de son père. Tout en s'affairant,

elle réfléchissait à un sujet qui la préoccupait souvent depuis quelque temps : son apparence, cruciale pour garantir ses revenus. Bien qu'elle soit toujours une véritable beauté à trente-six ans – à quoi bon nier la vérité –, elle avait connu ses plus belles années. Qui sait combien de temps encore elle attirerait l'œil des hommes ? Il fallait qu'elle engage une apprentie, suffisamment belle pour prendre sa place quand elle ne serait plus assez attrayante. Trouver une fille ou une femme qui sache tirer ne représentait qu'une partie du problème. Ce qui lui fallait, c'était quelqu'un doté d'une présence et d'une certaine... verve. Pour le tir, avec beaucoup de pratique, elle pouvait former n'importe qui.

Cécile avait grandi au milieu des armes – d'abord celles que son père fabriquait, et plus tard celles qu'elle fabriquait elle-même –, mais elle n'avait jamais prévu de gagner sa vie comme tireuse dans un cirque. Malheureusement, le cousin qui lui avait juré de l'aider à s'établir comme armurière avait, à la place, fait main basse sur les croquis de son père – que Cécile avait péniblement recréés de mémoire après avoir perdu la précieuse liasse de papiers dans la tempête –, puis l'avait mise à la porte de chez lui. Les armes que Curtis Blanchard – la version de « Blanchet » outre-Manche – fabriquait étaient de mauvaise qualité, et Cécile était furieuse de les voir porter ce nom, même si peu de personnes faisaient le lien entre les deux patronymes. Elle n'avait rien pu faire pour arrêter son cousin, mais elle avait été heureuse d'apprendre que sa compagnie avait cessé ses activités cinq ans plus tôt.

La jeune femme chassa ses pensées stériles, termina de huiler le second pistolet et le rangea dans sa boîte vernie. Songer à Curtis ne faisait que la mettre en colère. Elle avait une vie différente à présent ; même si ce n'était pas celle qu'elle avait voulue, c'était toujours mieux que ce qu'elle avait espéré. Elle dirigeait une

entreprise fructueuse et faisait bien son métier, même si elle ne l'adorait pas. Elle avait une amie – ce qu'elle n'avait jamais pu prétendre avant d'intégrer la Foire –, et même si Marianne ne travaillait plus avec Cécile et ne partageait plus son logement, elles restaient aussi proches que des sœurs.

Depuis le départ de Marianne, Cécile ne pouvait s'empêcher d'espérer que Joséphine Brown – la mystérieuse et si réservée lanceuse de couteaux, que tout le monde appelait la Sabreuse – puisse aussi devenir une bonne amie. Pourtant, après les mois dangereux qu'elles avaient passés ensemble à sillonner la France l'année précédente – cela avait coïncidé avec l'évasion de Napoléon de l'île d'Elbe –, la Sabreuse était toujours aussi fermée qu'une huître pour tout ce qui touchait à sa vie et ses origines. C'était l'une des personnes les plus indépendantes et résistantes que Cécile avait pu rencontrer, mais tout ce qu'elle savait d'elle, c'était qu'elle avait plus ou moins été mercenaire et que ses compétences étaient si impressionnantes qu'au moins un monarque européen avait jugé bon de recourir à ses services. Et même si elle détestait l'admettre, il se pouvait qu'elle ne connaisse jamais mieux la Sabreuse, car il était presque impossible d'engager une conversation avec elle. Dieu seul savait combien Cécile aussi avait son lot de secrets, mais elle n'avait jamais rencontré une femme aussi réservée, aussi mystérieuse et aussi secrète que Joséphine Brown.

« Tu es en train de procrastiner », la réprimanda sa conscience tandis qu'elle continuait de fixer le vide, assise à son bureau. Cécile soupira et se tourna vers la pile de courrier qui ne quittait jamais son bureau et faisait partie de la gestion de toute entreprise. Elle tria méthodiquement les factures et les lettres de potentiels futurs artistes. Ce ne fut qu'en atteignant le bas de la pile qu'elle tomba sur un exemplaire du *London Examiner* daté de la veille. Le journal paraissait trois

fois par semaine, mais Cécile avait annulé son abonnement des mois plus tôt. En effet, elle avait totalement arrêté de lire la presse au début de la nouvelle année. L'une de ses employées avait dû le laisser à son intention en pensant lui faire plaisir.

Elle fixa l'exemplaire d'un regard noir, assaillie par une envie familière. À une époque, le *London Examiner* avait été son journal préféré pour la raison inavouable qu'il possédait la meilleure rubrique « Société » de tous les journaux qui circulaient dans le pays. Pendant des années – en particulier quand elle avait vécu en quasi-exil dans le lointain Massachusetts –, les chroniques de potins avaient été son petit plaisir coupable. Elle échappait à sa vie banale en se régaland de celle des hommes et des femmes riches, beaux et puissants de la bonne société. Mais lire les facéties de la noblesse avait perdu de son attrait depuis qu'elle avait fait connaissance avec plusieurs de ces créatures flamboyantes au cours de son passage en France¹. Encore aujourd'hui, près d'un an après, alors que Marianne était désormais mariée à l'un des aristocrates qui les avait accompagnées, Cécile avait peine à croire que toute cette histoire ait été bien réelle. Avaient-ils pu vraiment passer par tant de dangers ?

Et il était particulièrement difficile de penser qu'elle ait pu être la maîtresse de Gaius Darlington, surnommé le Darling par la presse à scandale. Précisément l'homme dont Cécile avait lu la vie et sur lequel elle avait fantasmé – tout comme une bonne moitié de la population féminine d'Angleterre – pendant des années.

En matière de relation, la leur avait commencé à la perfection. Ils étaient tombés d'accord dès le départ sur le fait qu'ils ne se fréquentaient que pour le plaisir charnel. Il n'y aurait aucune confiance, aucune attente, aucune attache. Plus important, ils s'étaient

1. Voir *Un étrange destin*, de la même autrice, aux Éditions J'ai lu.

mis d'accord pour que tout se termine à la minute où ils seraient de retour en Angleterre. Il avait été facile, si ce n'est indolore, d'accepter ces limites. Car dans le fond, Cécile était avant tout réaliste. Or, elle était une employée de cirque, tandis que celui que tout le monde appelait Guy était un pair du royaume avec des responsabilités vis-à-vis de sa famille autant que de son duché. Il ne serait jamais libre d'épouser la jeune femme.

Et en apparence du moins, tout cela convenait très bien à Cécile, car la dernière chose que celle-ci voulait, c'était qu'un homme essaie de contrôler ses faits et gestes ou de la traiter comme sa possession – son cousin Curtis lui avait déjà montré précisément comment ce genre d'arrangement se terminait pour une femme.

Jusqu'à l'embarquement sur le bateau pour Douvres, Guy avait respecté leur accord. Puis, à la dernière minute, il avait fait volte-face.

Cécile sentit qu'elle serrait les dents et se força à se détendre. Encore un an plus tard, le seul fait de penser à leur dernière matinée ensemble suffisait à faire bouillir son sang dans ses veines. Comme tous les hommes puissants de ce monde, Guy avait décidé qu'il voulait avoir le beurre et l'argent du beurre. Il lui avait proposé de l'installer dans un logement de sa convenance pour la garder à disposition. En somme, il voulait faire d'elle sa putain personnelle. Pendant ce temps, Guy irait épouser une jeune héritière nubile et respectable qui pourrait sauver sa famille de l'indigence et remplir ses chambres de bébés.

Cécile n'était ni jeune ni respectable. Elle était tireuse d'élite dans un cirque et approchait de la quarantaine à grands pas. Quant à la nubilité ? Eh bien, pour être honnête, elle n'était pas certaine de savoir ce que ce mot signifiait, mais elle se doutait que cela avait un rapport avec la sexualité. Même si elle parlait anglais de manière presque exclusive depuis ses quatorze ans,

elle continuait de penser en français chaque fois que la langue anglaise – ou les Anglais eux-mêmes – la frustrait.

« À propos de frustration... Pourquoi repenses-tu à lui ? Jette immédiatement ce journal et remets-toi au travail ! » lui ordonna le tyran dans sa tête.

Elle grogna et s'apprêtait à obéir quand elle s'immobilisa. Cécile avait cessé de lire la presse à scandale pendant des mois, craignant de découvrir une nouvelle douloureuse concernant Guy. Il était déjà assez difficile que tout le monde se réjouisse de le voir enfin chercher une femme et s'établir. Mais à présent, tout à coup, elle s'en voulut énormément d'avoir renoncé à un tel plaisir à cause de *lui*.

— Tu es une lâche qui l'a laissé te transformer, s'accusa-t-elle.

Entendre ses mots à voix haute lui donna du courage. Sans refermer son livre de comptes ni poser sa plume, elle ouvrit le journal et parcourut les pages jusqu'à la rubrique qui l'intéressait.

Moins de dix secondes plus tard, elle éprouva soudain un coup au cœur. Les mots semblaient danser et sautiller devant elle d'un air moqueur. Ça avait fini par arriver – ce qu'elle craignait et redoutait, la raison pour laquelle elle avait cessé de lire ces maudits journaux : le Darling était fiancé.

Cécile entendit un bruit sec et baissa les yeux. Elle venait de casser sa plume préférée.

— *Merde**¹ !

Voilà ce qui arrivait quand on pensait à Gaius Darlington : on abîmait des choses précieuses.

Pourquoi es-tu surprise ? Tu savais que ça finirait par arriver. Pourquoi tu te comportes comme une gamine qui connaît son premier flirt ?

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Cécile s'efforça de le chasser de ses pensées – de chasser la peine aussi –, mais sans succès.

Étrangement, l'image de lui qui surgit alors dans son esprit ne fut pas celle du dernier jour, dans le bateau qui les ramenait de France en Angleterre – désespéré et furieux, comme si c'était *elle* qui l'avait trahi, *lui*.

Non, ce que voyait Cécile, aussi clairement que si c'était devant elle, c'était Guy plus d'un an auparavant, le jour où elle l'avait rencontré...

PARTIE II

Le passé

2

Environ un an plus tôt...

Londres, fin janvier 1815

C'était un dimanche, le jour de la semaine préféré de Cécile. Non seulement elle avait la loge pour elle toute seule et elle pouvait s'entraîner dans la paix et le silence – si on faisait exception du bruit des tirs de ses pistolets –, mais elle pouvait aussi se détendre ensuite et s'adonner à son plaisir coupable sans qu'aucun employé indiscret ou le propriétaire de la Foire – Barnabas Farnham, qui était du genre à faire constamment des réflexions – viennent la déranger.

Après s'être servi une tasse de café noir et avoir reposé la cafetière sur le minuscule réchaud dans un coin de la pièce, elle dégagea la montagne de vêtements, costumes et autres guenilles du canapé, la posa par terre et s'installa confortablement. Elle posa les pieds sur une chaise Windsor un peu branlante, puis ouvrit le premier des journaux qu'elle avait récupérés au cours de la semaine. Il n'était pas exact de dire qu'il s'agissait de journaux entiers, plutôt de rubriques sélectionnées : les rubriques « Société ». Ou les rubriques de potins, comme les qualifiaient ceux qui méprisaient ce genre de divertissement. Elle conservait les rubriques chaque semaine pour les lire tranquillement le dimanche matin.

Elle avait commencé des années plus tôt, à son arrivée à Boston. Elle avait tellement le mal du pays qu'elle avait dépensé une bonne partie de sa maigre pension trimestrielle pour acheter des journaux londoniens. Peu importaient les dates de ceux-ci, les parties les plus exquises – celles qui parlaient de salles de bal opulentes, de robes somptueuses et d'aristocrates fringants et audacieux – ne périmeaient jamais.

Au fil du temps, elle était devenue une connaisseuse et avait repéré que les différents journaux n'offraient pas tous les mêmes informations. Elle s'était mise à demander aux gens – voisins, collègues à la chapellerie où elle avait travaillé pendant des années, et même amants – de lui mettre leurs journaux de côté. Aucun d'entre eux ne savait qu'elle ne s'intéressait qu'à quelques précieuses pages. Un vice secret ne procurait du plaisir que s'il restait secret, après tout. Maintenant qu'elle était de retour à Londres et qu'elle gagnait bien mieux sa vie, elle pouvait s'adonner à son vice sans avoir à mendier les déchets. Mais elle mettait les journaux de côté et ne les lisait qu'un seul jour par semaine.

Elle soupira de contentement et ouvrit le premier, *The World Examiner*. Elle les empilait dans son ordre de préférence, en gardant le meilleur pour la fin. Qu'est-ce qui rendait un journal meilleur qu'un autre, au juste ? Eh bien, certains se spécialisaient dans quelques membres précis de la bonne société. Et bien que Cécile adorât lire tout ce qu'il y avait à se mettre sous la dent sur toutes les sommités sociales de ce beau monde, elle aussi avait ses favoris.

The World Examiner ne présentait que peu d'intérêt – seulement une histoire sur un certain L... L... G... *qui était tombé dans la fontaine à champagne* –, cela faisait fureur cette année et Cécile aurait adoré voir à quoi cela ressemblait – et *le bal de fiançailles de la D... de M... pour sa fille*. Les articles avaient beau être rédigés avec ce genre de code, l'identité des protagonistes était

parfaitement claire pour les lecteurs qui suivaient avidement leurs aventures semaine après semaine.

L... L... G... était en réalité lady Louisa Garber, la scandaleuse fille d'un marquis dans sa troisième saison. Elle était fréquemment vue en train de perdre une partie de ses vêtements, ou de tomber de certains objets. La D. de M. était la duchesse de Merriton. Tout le monde savait que sa fille, lady Ophelia, venait de se fiancer à l'héritier du comte de Singleton. Il ne s'agissait que de vieilles nouvelles sans intérêt.

Cécile dut parcourir trois journaux supplémentaires avant de tomber sur une histoire croustillante – qui nécessitait une deuxième tasse de café – dans le *London Observer*. C'était une exclusivité – comme ils appelaient cela maintenant –, et cela concernait l'un des hommes les plus excentriques et les plus scandaleux d'Angleterre, Gaius Darlington, le marquis de Carlisle, le Darling de la bonne société.

Cécile engloutit l'article comme s'il s'agissait d'un gros paquet de loukoums.

Nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que le M... de C... a encore fait des siennes ! Cette fois-ci avec nulle autre que la belle et insaisissable épouse du D... de L..., qui était, jusqu'à présent, aussi fortifiée contre les envahisseurs que le château d'Édimbourg. Non seulement C... a franchi ses défenses, mais il a été surpris au beau milieu de son « assaut » par nul autre que le D... de L... en personne !

Cécile baissa le journal, bouche bée, et relut l'article. Le Darling avait été pris en flagrant délit avec la sublimissime duchesse de Leicester ? Cécile savait que la duchesse était d'une beauté inouïe, car elle avait vu plusieurs illustrations de la toute récente aristocrate dans les vitrines de plusieurs imprimeries. Elle était aussi de vingt-cinq ans la cadette de son mari, réputé comme très aimant.

Oh, le Darling était *tellement* débauché et sans complexe ! Y avait-il une seule chose dont le scandaleux lord Carlisle fut incapable ? Faire cocu d'autres hommes n'avait rien de nouveau pour lui. Il se passait à peine un mois sans qu'il soit surpris en train de s'enfuir du boudoir d'une femme ou d'une autre – il avait même été vu une fois en train d'escalader un treillis de trois étages –, ou impliqué dans un scandaleux imbroglio qui incluait de jolies femmes et une tenue vestimentaire inadaptée. Mais qu'un mari surprenne le marquis en plein acte ? Non, ça, c'était totalement inédit. Et délicieusement, ignoblement licencieux.

Il était indéniable qu'un scandale de cette ampleur allait être immortalisé dans la vitrine de l'imprimerie de M. Humphrey.

Les imprimeries étaient des dizaines en ville à afficher des illustrations satiriques dans leur vitrine pour le plaisir des piétons, mais celle de M. Humphrey exposait toujours les plus récentes et les plus osées. Le pauvre homme avait été plus d'une fois traîné en prison pour le contenu obscène de ses illustrations.

Cécile sourit et réunit les journaux en pile bien ordonnée. Si cet article figurait déjà dans le journal, il y avait de fortes chances que la scène se retrouve cet après-midi même dans la vitrine de Humphrey. Elle lirait le reste des journaux plus tard. Pour l'instant, elle allait se changer pour enfiler son nouveau costume de promenade marine et se rendre...

La porte de la loge s'ouvrit en grand et Marianne – une expression nettement renfrognée sur le visage – entra dans la pièce accompagnée de deux hommes.

Sa grimace se transforma en surprise lorsqu'elle aperçut Cécile.

— Oh, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. On peut aller...

Cécile se leva.

— Non, non, je m'en allais justement.

Elle glissa un regard aux deux hommes, grands et vêtus comme des ouvriers, qui se tenaient derrière Marianne, avant de revenir sur elle. Son amie avait les joues rouges et les yeux brillants.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va bien, répondit Marianne en rougissant de plus belle.

Son amie avait-elle l'air... *coupable* ?

Cécile détourna de nouveau les yeux.

L'un des deux hommes lui paraissait familier et elle se rendit compte, en y regardant de plus près, qu'il était d'une beauté saisissante. Mais où l'avait-elle déjà vu ? Il n'avait pas la tenue que portaient les clients qui venaient généralement assister aux spectacles, mais quelque chose clochait malgré tout dans ses vêtements usés. Elle chassa cette pensée et se tourna vers son ami. Intéressant. Lui aussi était séduisant. Exceptionnellement attirant, en réalité.

Cécile reporta de nouveau son regard sur le premier. Il fronça les sourcils. Elle cligna des yeux et son image se modifia légèrement. Elle se figea alors sur place. Pas étonnant qu'il lui paraisse familier ! Elle l'avait *bel et bien* vu auparavant, mais il était totalement différent. L'homme n'était nul autre que le duc de Staunton – que les chroniqueurs mondains appelaient lord Parfait et Sa Grâce de la Perfection, entre autres. Elle le reconnaissait car elle l'avait aperçu dans le public ces dernières semaines, lors de ses représentations et lors des matchs de boxe de Marianne.

Le duc de la Perfection était connu pour être un réformateur social et sa présence à la Foire rendait Barnabas nerveux. Il s'inquiétait que Staunton soit en quête d'atteintes à la moralité qui donneraient aux autorités une raison de fermer le cirque. Cécile estimait que les craintes de Barnabas étaient infondées. Selon elle, le duc venait pour regarder Marianne avec des

yeux de merlan frit. Et voilà qu'il était là *avec* Marianne et un air très, très différent.

Ses cheveux blonds si reconnaissables étaient devenus bruns et il portait des lunettes, qui ne parvenaient pas à dissimuler ses sublimes yeux vert clair. D'ordinaire vêtu de costumes de soirée noirs et luxueux, il était aujourd'hui affublé d'une modeste tenue d'ouvrier.

Cela dit, il n'avait *rien* d'un ouvrier quand on y regardait de plus près. En dehors de ses activités réformatrices, Cécile ne savait pas grand-chose du duc de Staunton, car son comportement irréprochable faisait de lui un piètre sujet pour les rubriques mondaines.

Il semblait de fait ironique que Staunton – qui n'était jamais mentionné dans les chroniques de potins – soit ami avec un homme qui, lui, en était *rarement absent*. Précisément le personnage à propos duquel Cécile venait de lire un article.

La jeune femme se tourna lentement vers le deuxième homme, qui la regardait en souriant. Elle savait qu'elle devait avoir l'air d'une cul-terreuse inculte, mais son cerveau refusait de croire ce que voyaient ses yeux.

Non.

Impossible.

Bon Dieu ! C'est bien lui !

Oui, en effet. Le dieu qui se tenait devant elle n'était autre que lord Carlisle.

Il était sublime. Parfait.

Cécile l'aurait reconnu même s'il avait porté une perruque et une robe de bal. La seule raison pour laquelle son déguisement ridicule l'avait bernée pendant cinq bonnes secondes, c'était l'improbabilité de la présence du Darling en personne dans la loge encombrée de la Foire.

Elle avait vu des dizaines et des dizaines d'illustrations du Darling, mais ne l'avait jamais vu en chair et en os.

Et oh, quelle chair !

Dire que c'était plus d'un mètre quatre-vingts de perfection masculine constituait un euphémisme criminel. Il devait faire quelques centimètres de plus que le duc, mais il était légèrement plus mince que son ami, et tout chez lui révélait l'élégance aristocratique.

Ses épais cheveux noirs formaient une tignasse soyeuse aux boucles lâches. Ses yeux avaient la teinte chaude marron doré qu'on voit sur les vitraux des églises. Mais il n'y avait rien de religieux dans l'expression de son regard exquis.

En effet, le Darling jugeait Cécile de manière aussi intime qu'elle le faisait, et ses yeux langoureux s'attardèrent sur le corsage de sa robe avec un air spéculatif qui fit battre violemment son cœur.

Elle avait rêvé qu'il la regarde de cette manière – le genre de rêve qu'on ne peut même pas avouer à sa meilleure amie. Le genre de rêve qui vous donne des papillons dans le ventre rien qu'en y repensant.

Cécile savait de ses lectures qu'il avait trente-deux ans – quelques années de moins qu'elle – et les infimes rides au coin de ses yeux ne faisaient qu'accentuer sa beauté, tout comme les petites fossettes sur ses joues lisses, qui semblaient n'apparaître que lorsqu'il souriait. Naturellement, ce maudit bellâtre avait une fossette à chaque joue.

Seigneur, quelle beauté, quelle perfection.

Il était peut-être même trop parfait. Il était de cette race d'homme qui lui coupait le sifflet et la faisait glousser bêtement – deux choses qui ne lui arrivaient jamais – et son corps réagissait à sa présence d'une manière qui empêchait toute concentration ; une chaleur envahissait son bas-ventre et lui faisait prendre conscience de certaines parties de son être auxquelles elle ne pensait habituellement pas.

Cécile arracha son regard du visage narquois du marquis et se tourna vers son amie. Elle avait l'impression d'être restée plantée là à le dévisager pendant

une éternité, mais il n'avait dû s'écouler que quelques secondes.

Marianne avait une expression implorante et le message dans ses yeux était clair : *Je t'en prie, ne pose pas de question.*

Cécile haussa les sourcils. Vraiment ? Elle espérait vraiment que Cécile ne dise *rien* ?

Marianne articula silencieusement le mot « pitié ».

Cécile prit une inspiration jusqu'à avoir l'impression que sa poitrine allait éclater, puis lui adressa un signe de tête accompagné d'une expression qui voulait dire que son amie lui serait redevable d'avoir ainsi joué le jeu.

Alors, au lieu d'attraper Marianne et de la secouer pour obtenir des explications, elle se força à sourire et demanda, d'une voix qui lui parut scandaleusement normale :

— Ah, deux nouveaux employés ?

Les épaules de Marianne s'affaissèrent légèrement et elle désigna le duc.

— Oui, voici John Sinclair. Il se fait appeler Sin.

*Sin*¹ ? Cécile dut se mordre la lèvre pour se retenir de rire. Quelle délicieuse ironie que l'un des hommes les plus vertueux d'Angleterre se fasse appeler ainsi.

— Mademoiselle Tremblay, dit le duc en inclinant la tête.

Cécile lui adressa un signe avant de se tourner vers le marquis, dont le sourire était sûrement un des chefs-d'œuvre de la Création. Et la lueur malicieuse qui dansait dans ses yeux bruns lui disait qu'il le savait très bien.

— Et voici Guy Darling, annonça Marianne.

Cécile ricana intérieurement. Guy Darling ? C'était vraiment tout ce qu'ils avaient trouvé ?

Le marquis s'inclina.

1. « Péché » en anglais. (*N.d.T.*)

— *Enchanté**, mademoiselle Tremblay.

Son abominable accent français lui arracha une grimace. Eh bien, on attendrait pour la perfection... Dieu merci, cet homme avait au moins un défaut.

Cette simple pensée l'aida à redevenir un peu elle-même.

— Vous devez être les nouveaux charpentiers que Barnabas voulait engager ? demanda Cécile en lançant un regard moqueur à Marianne.

— En fait, non, M. Sinclair prendra la place de Jack pour notre prochaine tournée, expliqua Marianne.

Cécile en resta sans voix ; elle devait rêver.

— M. Sinclair va prendre la place de ton entraîneur Jack Nelson quand on partira en tournée sur le continent, répéta prudemment Cécile, craignant de parler trop fort et de se réveiller de ce rêve fascinant.

— Oui, c'est ça, acquiesça Marianne.

Cécile hocha la tête comme s'il n'y avait rien d'anormal à ce qu'un duc se joigne à un cirque et serve d'entraîneur à une femme boxeuse.

Elle se tourna alors vers l'autre homme – celui dont le visage occupait trop souvent ses fantasmes.

— Et monsieur... Darling ?

— Il conduira notre roulotte, s'occupera des chevaux et d'autres tâches de ce genre.

Cécile les regarda tour à tour, s'attendant que l'un d'eux se mette à glousser et avoue qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Une plaisanterie étrange, certes, mais une plaisanterie malgré tout. Après tout, les aristocrates se lançaient souvent des paris insensés pour tromper l'ennui de leurs vies privilégiées.

Mais personne ne rit.

Au lieu de cela, Marianne se tourna vers le duc de Staunton, qui s'était renfrogné. Pour la première fois depuis son arrivée dans la pièce, elle sourit – et pas d'une façon plaisante.